

POUR UNE RELECTURE DE *L'AVARE*

Dans son séminaire sur *Le désir et son interprétation*, Lacan cite une phrase écrite par Simone Weil dans "La pesanteur et la grâce" : "*Arriver à savoir exactement ce qu'a perdu l'avare à qui on a volé son trésor ; on apprendrait beaucoup*"(1).

Pourquoi cette allusion à la cassette enterrée par Harpagon dans son jardin, dont il est question dans "l'Avare" de Molière ?

Quel trésor la cassette renfermait-elle ? "*Dix mille écus qu'on me rendit hier*"(2). Harpagon informe le commissaire appelé en toute hâte, qu'il s'agit d'écus "bien comptés (...) en bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes"(3) -du "*bien bel et bon*". Mais dit-on d'emblée toute la vérité à un commissaire ?

Les écus rappellent la chanson de Gallet (1698-1757), sur la belle boulangère dotée d' "*écus*"...

"Qui ne lui coûtent guère,

Elle en a, je les ai vus,

J'ai vu la boulangère aux écus"

... et dans le cas d'Harpagon en outre, ce sont certainement des écus "accumulés".

Les écus dont est pourvue la boulangère de la chanson pourraient à juste titre témoigner de la féminité de cette dernière ; en revanche les "pistoles" et les "louis" (monnaie frappée à l'effigie du roi de France, Louis, "lui") d'Harpagon nous parlent de masculinité.

Mais il est également question d'or avec ce très/or, qui "dore" ou qui "dort" -enfin, qui dormait- dans la fameuse cassette. Car il ne s'agit pas pour Harpagon d'avoir "*du bien au soleil*", mais de garder son bien à l'ombre.

Ce trésor est un contenu à entendre et à voir : bruit des pièces (reconnaissable lorsque les pièces s'entrechoquent, à la condition qu'elles ne soient pas fausses ; la "monnaie de singe" ne serait pas "sonnante"), éclat de l'or. Lové dans sa cachette ombreuse, l'or, telle la lampe d'Aladin, éclaire ce qui l'entoure.

L'or qui *dort-dore* peut même devenir fécond et *faire des petits* : en des temps très anciens, une pluie d'or n'a-t-elle pas engrossé Danaé ? Nous comprenons aussi que le trésor est lié à un rituel du comptage, ce qui me rappelle les billes de stylo à bille collectionnées autrefois par un de mes jeunes patients ; cet adolescent, lorsque je l'ai connu, en détenait plus de quinze cents, et il passait chaque jour beaucoup de temps à les compter et re-compter -de fait, il craignait toujours de se tromper-.

Le contenu de la cassette a également un poids : car le terme "trébuchantes" rappelle le rituel de la pesée au trébuchet, petite balance à plateaux utilisée pour le *trébuchage* -c'est-à-dire les pesées délicates- des pierres précieuses et des pièces d'or : la pièce est "trébuchée", passée au trébuchet. Quand nous parlons aujourd'hui de pièces "trébuchantes", nous imaginons volontiers qu'elles roulent sur leur tranche et qu'elles chancellent avant de choir et de s'immobiliser (c'est la *chute finale*). En réalité les pièces trébuchantes sont des pièces qui font *pencher la balance* : elles ont le poids requis, et même davantage. Si les "espèces sonnantes et trébuchantes" désignent l'argent liquide, le *trébuchant*, c'est l'excès de poids qu'on donnait aux pièces d'or en prévision de

la perte de poids due à l'usure occasionnée au fil du temps par le maniement des pièces.

On pourrait penser aussi à la morsure, au coup de dent (qui *mord dîne*, diront les chanceux) qui permettait jadis de savoir si la pièce était effectivement en or ou s'il s'agissait d'une contrefaçon : on mordait la pièce de monnaie douteuse pour s'assurer de sa dureté, donc de son authenticité, afin de déterminer si elle était de *bon aloi*, c'est-à-dire si l'alliage était correct.

C'est ainsi tout un enchevêtrement qui se découvre. Avant le vol de sa cassette, Harpagon est "cousu d'or", "cousu de pistoles" ; et croyez-moi -ou croyez-le-, ce n'est pas une situation facile. Harpagon prédit : *"on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles"*(4). Autrement dit : on va lui prendre, lui arracher à la fois la bourse, et la vie ; car le trésor caché a fait de sa demeure un "coupe-gorge". La perte est redoutée avant qu'elle n'arrive : Harpagon craint la séparation, la bipartition de lui-même et de son argent. Mais d'une perte redoutée ou fantasmée à une perte désirée... *"Ça devait bien arriver un jour"*, dira-t-on.

Nous avons tous en mémoire les cris et l'effolement d'Harpagon, à la fin de l'acte IV de "l'Avare" : *"Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent"...* "On" (le vol, le voleur) a fait "rendre gorge" à Harpagon, la catastrophe l'a désorienté, privé de ses repères, faisant vaciller jusqu'à son identité : perdant l'objet de son désir, ou l'objet qui cause son désir, il se perd à lui-même, s'absente de lui-même.

Ce monologue d'Harpagon nous incite à questionner ce qui distingue la perte comique de la perte tragique. Est-ce l'objet de la perte ? Est-ce le comportement du perdant ? Serait-ce le caractère fétichiste, excessif, du rapport entre le possédant et son objet ? La perte d'ar-

gent est-elle un sujet de comédie ? Un acteur peut imaginer différentes façons d'interpréter le personnage d'Harpagon, de la plus bouffonne à la plus terrible ; et il en va de même pour celui de Shylock dans "le Marchand de Venise". Shylock, confronté à une double perte en raison de la fugue de sa fille Jessica, partie avec son amoureux en emportant une cassette (casket) remplie de ducats" (5) et de pierres précieuses, devient la risée des gamins de Venise, qui courent derrière lui en criant : "mes pierres, ma fille, et mes ducats !" (6) -ces gosses ont en commun avec Shylock un savoir concernant les équivalents du signifiant "argent". Shylock a perdu la *"prunelle de ses yeux"*. Ducats, pierres précieuses, fille : autant de possessions mises sur le même plan.

La passion de l'argent est-elle une passion inavouable ? Cet objet "argent", qui reste si proche de l'analité, devons-nous le considérer comme un objet "dégradé" ou "dégradant", "dérisoire" en comparaison d'autres objets ? Il en va ainsi dans le rêve de la fille de Freud aux yeux de crotte, fait par l'homme aux rats, et rapporté par Freud. Analysant ce rêve (*"il voit ma fille devant lui, mais elle a deux morceaux de crotte"*(7) à la place des yeux"), Freud écrit : *"il épouse ma fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent"*(8).

Par ailleurs, si Freud souligne que la chose la plus dénuée de valeur (déchet) est aussi la plus précieuse (9), que signifient les expressions "c'est sans prix", "c'est inappréciable", "c'est hors de prix" ?

Mais n'est-ce pas aussi le personnage d'Harpagon qui est en cause ? Car Harpagon, comme Shylock, est *"ridicule, c'est-à-dire beaucoup trop proche de l'inconscient pour que vous puissiez le supporter"*, observe Lacan (10). Autrement dit : il provoque le rejet.

La perte de son trésor désertifie et assombrit le monde intérieur d'Harpagon ; en retour,

Harpagon veut désertifier le monde extérieur : *"je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve pas mon argent, je me pendrai moi-même après"*(11).

Étrange discours d'un "capitaliste" que le discours tenu par Harpagon, et dont Harpagon se paie : l'or devient un "support", une "consolation", une "joie", il apparaît aussi vital que le sang, mais il n'est pas question de le faire circuler, de le dépenser, d'en acheter du pain pour vivre, un toit pour s'abriter, des présents pour ceux qu'on aime : l'or devient la vie même, à thésauriser. La fonction d'échange est absente, il n'est pas question non plus d'une fonction de transmission ou de don, mais seulement d'un confinement dans une enceinte ; au sens strict, Harpagon ne fait pas de cadeaux. Par la rétention, l'or est statufié, réifié, fétichisé ; il en va de même pour son possesseur, que sa passion inconditionnelle, absolue, voue au statut de pantin, de mécanique. L'avarice (la lésine) et l'avidité (Harpagon est usurier) ont détruit l'amour paternel : *"vous mettez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants"*, dit l'entremetteuse Rosine, experte en "l'art de traire les hommes"(12) ; *"tant mieux"*, répond Harpagon (13). Ce vieillard n'a pas accès à la différence des générations. À plus de soixante ans, père de Cléante et d'Élise, qui sont en âge de se marier, il veut épouser Mariane, devenant ainsi le rival de son fils. Et il décide de donner Élise en mariage à Anselme, un homme *"qui n'a pas plus de cinquante ans"*(14), et qui *"s'engage à la prendre sans dot"*(15).

Il n'y a pas de sublimation possible pour la pulsion anale : le trésor d'Harpagon est une simple "transposition" de l'objet anal. Harpagon reste rivé à un désir d'emprise : il est donc brutalement dépossédé ; mais pouvait-il en être autrement ?

Un jeune obsessionnel me fit un jour en toute naïveté cette profession de foi : "j'suis pas radin, mais j'aime pas dépenser mon argent".

Tout à son vœu d'emprise, quel discours Harpagon pourrait-il entendre ? Celui de la cigale lui resterait étranger, incroyable.

Ce dont Harpagon se plaint, ce n'est *a priori* pas tant du vol (du rapt) de sa cassette (le contenant), que du vol de son contenu. Et nous saisissons que ce qui est véhiculé par ce contenu, et qui tient surtout, au premier abord du moins, de la réalité concrète et peut-être de l'imaginaire, est susceptible de prendre une dimension hautement symbolique.

Quant à la perte de la cassette, ne renvoie-t-elle pas à une privation (donc à un "trou réel") ? La pièce de Molière s'achève sur une réconciliation. Le mot de la fin revient à Harpagon, lequel s'en va voir sa "chère cassette". La cassette "saine et entière"(16), enveloppante, fermée, naguère ensevelie dans le jardin d'Harpagon (mise au tombeau en quelque sorte), est nécessaire à la préservation du trésor ; mais elle est surtout un appareil nécessaire pour cacher, pour voiler le trésor, l'objet le plus précieux -un objet de petite taille, un fétiche-, le dérober à la vue.

Molière utilise l'expression *"les beaux yeux de ma cassette"*(17), pour en désigner le contenu. Ainsi la cassette ne serait-elle pas l'élément précieux dans le duo qu'elle forme avec le trésor qu'elle renferme. Cependant nombre de cassettes anciennes ou modernes sont finement et richement décorées, ainsi qu'en témoigne une exposition actuelle à Paris (18). Le contenant comme métonymie du contenu, le voile comme métonymie de l'objet ? C'est ce que des expressions comme "la cassette royale", "les biens de la cassette" (le Trésor particulier d'un roi) font entendre. La cassette d'Harpagon n'est pas sans rappeler celle qu'emporte la fille fugueuse de Shylock, ainsi que les trois coffrets figurant dans l'épisode du "Marchand de Venise" commenté naguère par Freud (19) : *casket* - tel est le terme retenu par Shakespeare- ne désigne-t-il pas le "coff-

ret" (à bijoux), la "cassette" (destinée à contenir des bijoux ou de l'argent) ?

Mais que signifie pour Harpagon la perte de sa cassette ? Cette privation est ressentie comme une mutilation, comme s'il s'agissait d'une *livre de chair*. Le "trou" laissé par la disparition de la cassette ne paraît pas pouvoir conduire Harpagon à effectuer un travail de deuil.

Dans "l'Avare", le système de caches emboîtées (la cassette qui cèle le trésor, et qui est elle-même enterrée dans le jardin d'Harpagon) est nécessité par la structure du rapport au désir et à l'objet : chez l'être humain, l'objet du désir est par essence -non pas seulement parce qu'il serait précieux, donc susceptible d'être volé- "dérobé", c'est-à-dire, opaque, caché, masqué. On pourrait entendre voilement, disparition et manque (du sujet, et de l'objet) comme synonymes.

Son or, est pour Harpagon de l'ordre du vital. *"Bien sûr, c'est justement pour garder sa vie que l'avare (...) renferme quelque chose, dans une enceinte, a, l'objet de son désir"*, avec pour conséquence que cet objet se trouve être "un objet mortifié" ; *"c'est pour autant que ce qui se trouve dans la cassette est hors du circuit de la vie, en est soustrait et conservé comme étant l'ombre de rien, qu'il est l'objet de l'avare"*. Et aussi bien ici se sanctionne la formule que *"qui veut garder sa vie, la perd. Mais ce n'est pas dire si vite que celui qui consent à la perdre la retrouve comme cela, directement"* (20), commente Lacan.

La cassette serait-elle d'autant plus nécessaire lorsqu'elle voilerait le vide, le rien ?

Élisabeth DE FRANCESCHI

Simone Weil, La pesanteur et la grâce, chapitre "Désirer sans objet".

2 Molière, L'Avare, acte I, scène 4.

3 Molière, L'Avare, acte V, scène 1.

4 Molière, L'Avare, acte I, scène 4.

5 Ducats : monnaie d'or frappée par les ducs ou doges de Venise.

6 Shakespeare, "Le marchand de Venise", acte II, scène VIII, vers 15-24.

7 Zwei Dreckpatzen : "deux boules d'excrément".

8 Freud, "Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)", dans "Cinq psychanalyses", trad. française, P.U.F., 1972, p. 229.

9 Freud, "Caractère et érotisme anal", dans "Névrose, psychose et perversion", PUF.

10 Lacan, séminaire VI, Le désir et son interprétation, leçon V, 10 décembre 1958.

11 Molière, L'Avare, acte IV, scène 7.

12 L'Avare, acte II, scène 4.

13 L'Avare, acte II, scène 5.

14 L'Avare, acte I, scène 4.

15 L'Avare, acte I, scène 5.

16 L'Avare, acte V, scène 6.

17 L'Avare, acte V, scène 3.

18 Exposition "Boîtes en or et objets de vertu au XVIIIe siècle" (boîtes, tabatières, nécessaires de couture, bonbonnières, boîtes à mouches, étuis à jetons de jeu...), au Musée Cognacq-Jay, du 21 décembre 2011 au 6 mai 2012.

19 Freud, "Le thème des trois coffrets", trad. française dans les "Essais de psychanalyse appliquée", Gallimard, "idées", 1976.

20 Lacan, séminaire VI, Le désir et son interprétation, leçon XX, 13 mai 1959.